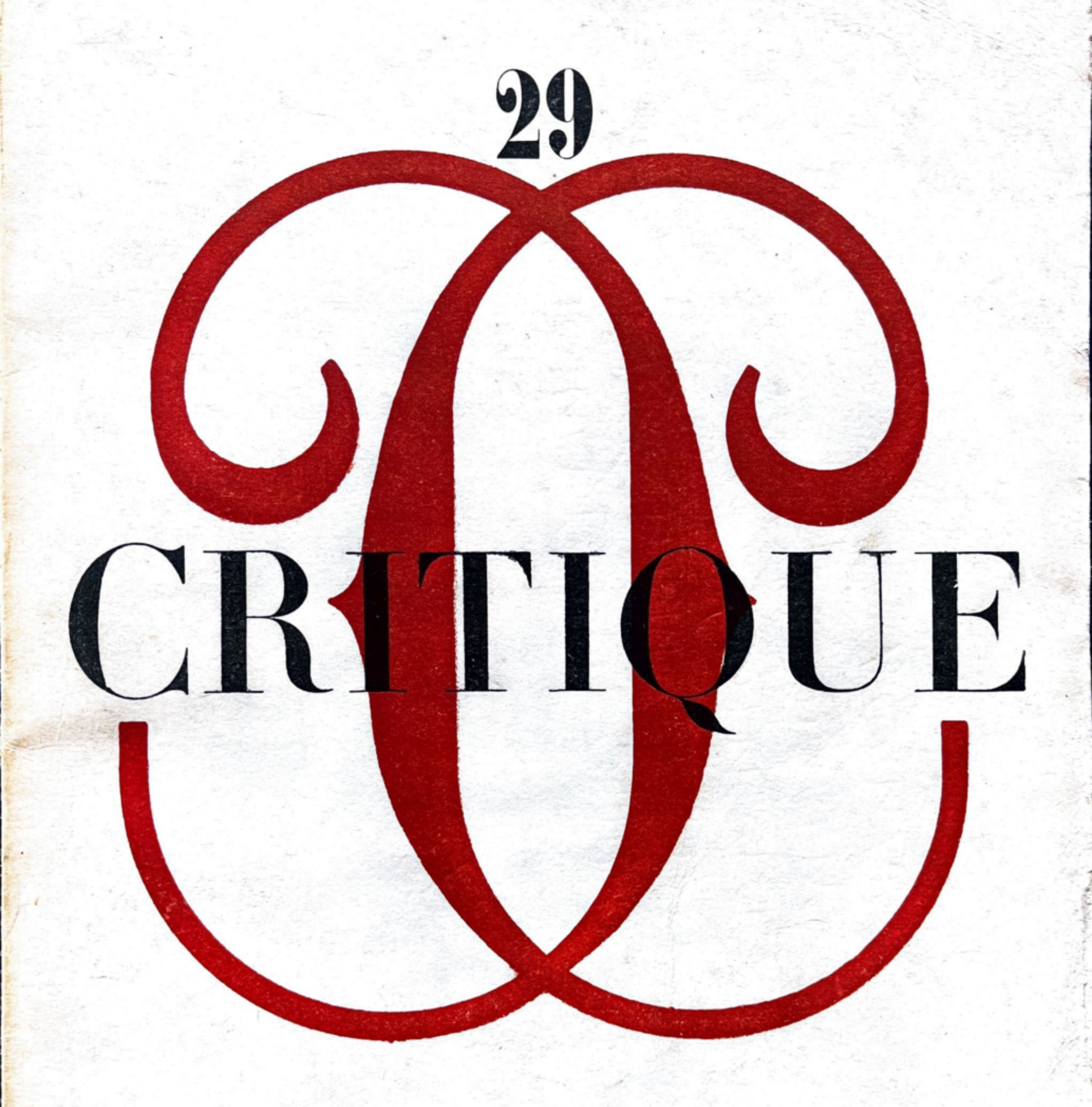
OCTOBRE 1948

29



REVUE GÉNÉRALE
DES PUBLICATIONS
FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

SOMMAIRE

(La suite de l'étude de GEORGES BATAILLE sur WILLIAM BLAKE sera donnée dans le nº 30).

CRITIQUE

REVUE GÉNÉRALE
DES PUBLICATIONS
FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

DIRECTEUR :
GEORGES BATAILLE

REVUE MENSUELLE — *TROISIÈME ANNÉE*
TOME IV. - N° 29 — OCTOBRE 1948

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
3, RUE AUBER, PARIS-IXe

CRITIQUE

publie des études sur les livres (ou les articles) importants publiés dans tous les domaines en France et à l'Étranger.

" Critique " veut méthodiquement, par ce moyen,
DONNER UNE FIGURE
à tout le mouvement de la pensée actuelle.

C'est, à l'usage de qui veut être au courant,
UN CONDENSÉ
de la production imprimée du monde entier.



(Il est rappelé que les auteurs développent librement une opinion qui n'engage qu'eux-mêmes.)

UNE LETTRE D'ANTONIN ARTAUD

Introduction à la lecture de son œuvre

Le poète Antonin Artaud est mort le 4 mars 1948 à l'âge de cinquante-deux ans. Il avait participé au mouvement surréaliste à ses débuts. Il fut acteur dramatique (au théâtre et au cinéma), metteur en scène (au théâtre). Interné en 1937 au retour d'un voyage en Irlande, il demeura neuf ans dans les asiles de Sotteville-lès-Rouen, de Sainte-Anne, de Ville-Evrard et de Rodez. Il recouvra sa liberté en 1946 (ses amis organisèrent alors à son intention une séance d'Hommage au Théâtre Sarah-Bernhardt).

Le nom d'Artaud s'associera à ceux d'Hoelderlin, de Nietzsche, de Van Gogh. Il laissera le souvenir d'un homme que consuma un feu intérieur, qui voulut faire un signe de sa souffrance, et que l'impossibilité d'y parvenir fidèlement acheva de consumer. Il est difficile de commenter les écrits d'Antonin Artaud : « cette œuvre, écrit justement Arthur Adamov (1), échappe à tout essai habituel de critique » ; et peut-être, en parler comme si des formules en pouvaient enfermer le mouvement insatisfait, « c'est faire qu'il n'ait pas été » (2).

*Nous publions ici une lettre adressée à M. Peter Watson, où le poète présentait lui-même son œuvre à l'intention du public anglais. Maurice Blanchot (à qui j'en avais communiqué le texte), qui en publia dans l'*Arche *(3) les premières lignes, en dit: « A de telles paroles, nous ne voyons pas ce qu'il serait convenable d'ajouter, car elles ont la franchise du couteau, et elles passent en clairvoyance tout ce qu'un écrivain a jamais pu écrire sur soi, montrant quelle tête lucide est la tête qui, pour devenir libre, a subi l'épreuve du Merveilleux ».*

Je remercie M. Peter Watson, qui a bien voulu nous autoriser à publier cette lettre (dont une traduction doit paraître en Angleterre) et Mme Paule Thévenin, par les soins de laquelle a été établie la lecture correcte d'un manuscrit difficile.

G.B.

---

(1) *L'œuvre indéfinissable d'Antonin Artaud*, dans *K. Revue de Poésie*, n° 1-2, juin 1948, p. 8. (Ce numéro de revue est en entier consacré au poète.)

(2) Cette expression parfaite est celle de Roger Blin, dans *Lettre à Alain Gheerbrant* (*Ibid.*, p. 20).

(3) N° 27-28 (daté de mai 1947, paru en août-septembre 1948), p. 133.

N.B. *Cette lettre se réfère à l'œuvre entière d'Antonin Artaud, dont une bibliographie, rédigée par Bernard Gheerbrant, vient de de paraître dans* K. Revue de Poésie, n° 1-2, p. 132. *Nous nous bornerons à donner ici les références des ouvrages cités, dans l'ordre du texte :* L'Art et la Mort (*Denoël,* 1929) ; Héliogabale ou l'Anarchiste couronné (*Denoël,* 1934) ; Le Théâtre et son Double (*Gallimard,* 1938) ; D'un Voyage au Pays des Tarahumaras (*Ed. de la Revue Fontaine,* 1945) ; Les Nouvelles Révélations de l'Etre (*Denoël,* 1937) ; Lettres de Rodez (*G.L.M.,* 1946) ; Correspondance avec Jacques Rivière (*Gallimard,* 1927) ; L'Ombilic des Limbes (*Gallimard,* 1925) ; Le Pèse-nerfs (*Gallimard,* 1925 ; 2e éd., *Les Cahiers du Sud,* 1927) ; Le Moine, *adaptation de l'anglais de Lewis* (*Denoël,* 1931). *Les éditions Gallimard annoncent la publication des* Œuvres Complètes. *Notons enfin que les passages de pure glossolalie, qui rappellent le langage inintelligible des premiers chrétiens à leurs moments d'enthousiasme verbal, se retrouvent dans un grand nombre de poèmes et de textes récents de l'auteur.*

Paris, 27 juillet 1946.
Monsieur Peter Watson

Cher Monsieur,

J'ai débuté dans la littérature en écrivant des livres pour dire que je ne pouvais rien écrire du tout; ma pensée quand j'avais quelque chose à dire ou à écrire était ce qui m'était le plus refusé. Je n'avais jamais d'idées et deux très courts livres, chacun de soixante-dix pages, roulent sur cette absence profonde, invétérée, endémique de toute idée. Ce sont *L'Ombilic des Limbes* et *Le Pèse-nerfs*.

Sur le moment ils m'ont paru pleins de lézardes, de failles, de platitudes, et comme farcis d'avortements spontanés, d'abandons et d'abdications de toutes sortes, voyageant toujours à côté de ce que je voulais dire d'essentiel et d'énorme et que je disais que je ne dirais jamais. Mais après vingt ans écoulés ils m'apparaissent stupéfiants, non de réussite par rapport à moi, mais par rapport à l'inexprimable. C'est ainsi que les œuvres prennent de la bouteille et que, *mentant* toutes par rapport à l'écrivain, elles constituent par elles-mêmes une vérité bizarre et que la vie, si elle était elle-même authentique, n'aurait jamais dû accepter. Un inexprimable exprimé par des œuvres

qui ne sont que des débâcles présentes, et ne valent que par l'éloignement posthume d'un esprit mort avec le temps, et en échec dans le présent, voulez-vous me dire ce que c'est ?

J'ai écrit quelques autres œuvres depuis : *L'Art et la Mort, Héliogabale, Le Théâtre et son Double, Voyage au Pays des Tarahumaras, Nouvelles Révélations de l'Etre, Lettres de Rodez.*

Dans chacun j'ai été poursuivi par cette arlequinade sinistre d'un puits à étages de textes l'un sur l'autre superposés et qui ne figurent plus que sur un seul plan, comme la grille d'un quadrillage secret, où le oui et le non, le noir et le blanc, le vrai et le faux, bien que contradictoires en eux-mêmes, ont fondu dans le style d'un homme, celui de ce pauvre Mr Antonin Artaud.

Je ne me souviens pas d'être né à Marseille dans la nuit du 3 au 4 septembre 1896, comme le porte mon état-civil, mais je me souviens d'y avoir débattu une question grave, dans un endroit qui n'en était pas un, situé quelque part entre l'espace et un monde sinistre, fortuit, invivable, grotesque, épouvantablement inexistant.

L'espace menait sur une échelle de vies où je ne voyais pas d'interruption à mon être,

le monde sinistre, épouvantable, grotesque était celui de cette vie-ci.

La question que je débattais était de savoir si j'irais à un charnier blanc, si, fatigué depuis toujours d'exister, je me livrerais à ce centre blanc qui...

ou si je demeurerais fidèle à cette eau noire, à ce couvercle aqueux d'une caisse d'eau noire, qui me retenait obstinément. Cela sentait la merde sur mon cœur, cette caisse avec mon tronc dedans, mais c'était mon moi, l'excrément.

Bref la caisse était un tronc sanglant, mais un tronc d'homme, quand le trou blanc qui m'offrait son aine, une femme, n'était pour moi que du néant.

Irais-je à la mère ou resterai-je père, le père, en somme éternel que j'étais ?

Il faut croire que j'ai dû choisir d'être père pour l'éternité, puisque voilà cinquante ans que je suis homme et que je ne vois pas que ça puisse changer.

Car si avant cette vie j'en ai eu d'autres, je ne crois pas qu'il y en ait d'autres après.

La mort n'est pas qu'un état de passage. Elle est un état qui n'a jamais existé, car s'il est difficile de vivre, il devient de

plus en plus impossible et inefficace de mourir. A bien considérer cette vie-ci, je me souviens d'y être mort au moins trois fois réellement et corporellement, une fois à Marseille, une fois à Lyon, une fois au Mexique et une fois à l'asile de Rodez dans les transes d'un électro-choc. Chaque fois je me suis vu avoir quitté mon corps et avoir voyagé dans les espaces, mais pas très loin de mon propre corps, car on ne se détache jamais très bien. Et en réalité on ne quitte pas son corps. Le corps est un tronc dont on n'est qu'une feuille quand on se rend compte qu'on est mort, et qu'on n'est pas dehors mais dedans.

Car le mort n'a plus qu'une idée, c'est de revenir à son cadavre, de le reprendre pour aller de l'avant.

Mais c'est toujours lui qui vous reprend,

et on obéit parce qu'on est dedans.

Et puis le mort est un être qui ment; il faut encore souffrir, ce n'est pas le moment, dit la voix de la conscience qui rêve, et ceux qui parlent sont-ils morts ou vivants ? On ne saurait plus le reconnaître. Mort, j'ai été pris par la tornade des êtres tous frottés de haine, et déments. Cette haine me fit venir une idée, que je sentis tourner dans mes oreilles absentes, et qui ramenait ma main à mon flanc. Cette idée était que chaque être m'avait fait perdre un événement, et que la mort n'était qu'une histoire que j'aurais dû vivre vivant.

Mort, on meurt du mauvais côté, ce n'est pas la voie qu'il faut prendre.

Seulement, moi vivant, je ne crois plus à la voie, et je ne crois pas que les morts y croient et qu'ils aient non plus à en débattre. On n'est pas mort, vraiment mort, quand on suppute ça ou ça.

Et cela, cher Mr Watson, vous intéresse-t-il de savoir comment on est quand on ne suppute pas, vraiment pas? Et ce qui se passe autrement que là, et si on est ou si on n'est pas là ?

Et je ne crois pas que ça vous intéresse et quant à ce qui me concerne moi, voilà longtemps, très longtemps, très longtemps que ça a cessé de m'intéresser !

Assez, assez et assez avec les questions et avec les problèmes, avec les problèmes et avec les questions, avec la vie et la pensée, avec la mort et les trépassés (et ça rime, ne croyez-vous pas que ça rime, oh cette vie qui ne veut jamais s'en aller). Mais attendez donc pour penser d'avoir au moins quelque chose à dire Mr Artaud.

Non, moi Antonin Artaud, eh bien non, eh bien justement non, moi, Antonin Artaud je veux n'écrire que quand je n'ai

plus rien à penser. Comme quelqu'un qui mangerait son ventre, les vents de son ventre par dedans.

Vous dites que le public anglais ne me connaît pas. Et en effet où aurait-il ramassé : « La Correspondance avec Jacques Rivière », « L'Ombilic des Limbes », « Le Pèse-nerfs », « L'Art et la Mort », « Le Moine », de Lewis, « Héliogabale ou l'Anarchiste couronné », « Les Nouvelles Révélations de l'Etre », « Le Théâtre et son Double », « Le Voyage au Pays des Tarahumaras », « Les Lettres de Rodez », et enfin et surtout « *Létura* d'Eprahi », écrit en 1935, où j'avais mis le meilleur de moi-même et qui s'est perdu et que je n'ai plus jamais retrouvé bien qu'il ait été si magnifiquement imprimé, en des caractères repris aux anciens incunables,

non

en des caractères dont les très anciens incunables ne furent qu'une imitation, un décalque en double

une transposition châtrée de sa propre tête,

et excusez-moi d'employer des mots bizarres, et un peu pédants,

mais je dirai une transposition

voctio vi
cano dirima
crati rima
enectimi
vonimi
cano victima
calitrima
endo pitri

calipi
ke loc tispera
kalispera
enoctimi

vanazim
enamzimi

toutes sottes incantations de faux sabir, bonnes à rappeler de faux morts

pour dire qu'après l'impression de ce livre le monde a foutu le camp, et qu'avant les premiers incunables le monde aussi avait foutu le camp. Parce que de temps en temps la vie,

cher Mr Peter Watson, fait un saut, mais cela n'est jamais écrit dans l'histoire et je n'ai jamais écrit que pour fixer et perpétuer la mémoire de ces coupures, de ces scissions, de ces ruptures, de ces chutes brusques et sans fond

qui...

mais figurez-vous, cher Mr Peter Watson, que je n'ai jamais été qu'un malade et que je ne vous en dirai pas plus long.

Je vous le répète, je n'ai jamais pu vivre, penser, dormir, parler, manger, écrire

et je n'ai jamais écrit que pour dire que je n'avais jamais rien fait, ne pouvais rien faire, et que faisant quelque chose, en réalité je ne faisais rien. Toute mon œuvre a été bâtie et ne pourra l'être que sur ce néant,

sur ce carnage, cette mêlée de feux éteints, de cris taris et de tueries.

On ne fait rien, on ne dit rien, mais on souffre, on désespère et on se bat, oui je crois qu'en réalité on se bat. Appréciera-t-on, jugera-t-on, justifiera-t-on le combat ?

Non.

Le dénommera-t-on ?

Non plus.

Nommer la bataille c'est tuer le néant, peut-être.

Mais surtout arrêter la vie.

On n'arrêtera jamais la vie.

Mais sortira-t-on sur la plaine au moins ? Je veux dire sur le terre-plein d'après la bataille.

Pour humer les souvenirs du combat ?

Jamais.

Le combat a repris plus bas.

Alors quoi ? L'escharrasage à perpétuité ? Le râclement indéfini de la plaie ? Le labourage à l'infini de la fente d'où sortit la plaie ?

Peut-être !

Mais vous êtes fou ?

Que non pas, et c'est vous qui n'êtes qu'un imbécile,

moi, Antonin Artaud, je bous, je bous, vous, critique, vous broutez mon bout dehors.

Et c'est tout ce qui vous caractérise, qui vous arrête, et qui vous fait.

Là où je suis, rien n'a plus de sens et la vie n'est pas, elle n'en est pas à votre lubrique étiage, vous qui n'aimez que ce qui s'apprécie.

Vous n'avez pas une langue pour manger ou pour parler

mais pour jouter, planter la pointe de votre cerveau dans l'onctueux limon de l'affre, et le tourner, le faire tourner comme une mayonnaise ou un aïoli, vous n'avez pas fait l'affre qui vous fit exister, ô lâches, car de sa douleur vous êtes sortis, comme des fuyards, et c'est sur la crème de votre fuite que vous avez basé la vie. Jauger le mal est cet état lubrique dont vous avez fait votre têtier métrique, votre espèce d'argot supputé !

arganufta
daponsida
parganuft

ebanufte
parganupt
ebapapte
pelozipter

palon
petonne
onme
niza

Tous vos grands livres des Védas aux Evangiles en passant par les Upanishads, les Brahmasutras et l'Imitation de Jésus-Christ ne sont faits que de cette recherche d'un bonheur et d'une béatitude dont le fond est une érotique,

non un amour mais une érotique,

la recherche d'un *état* lacune comme étiage de l'infini.

Celui qui vit ne se repose pas et ne sait pas s'il est du bonheur ou de la miserere

de l'enfer ou du paradis.

Il vit et c'est tout.

La musique ne lui tourne pas de chair

(et l'aïoli te contemple, esprit, et tu contemples ton aïoli : Et merde, à la fin avec l'infini !)

Les états contemplatifs sont des états de buse lubrique, de déroutiers d'une énergie foncière, de circoncis d'une *anomalie*.

L'anomalie étant l'évidence.

Le mâle est bâti sur l'anus fort, l'anus n'est pas un trou mais la verge.

Le mal d'anus étant le sphincter, étouffement qui prend toujours un être qui veut vivre, et le juge, quoi ? Oui le juge à sa

capacité intrinsèque d'étouffement. D'être devant le resserrement de la verge, le mâle de resserrement le plus fort.

Mais c'est de la mauvaise sophistique verbale que tout cela. En réalité le juif est celui qui de la vie et de l'être a voulu extirper la douleur comme *li tige* de l'existence. Je dis *li-tige.* Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire homme lige, et aum lige.

Souffle li tige de la mort. Horrible délit d'entrer dans l'être, sans douleur, et qu'elle ne soit plus en tige.

Mais que l'on vive heureux des morts, heureux sur le camphre et la poudre des cadavres valeureux des morts.

Je suis ce mort dont on mange la poudre : extrait thyroïdique ou ovarien de fini, d'à la fin de quand c'est fini

et je le sais.

D'affreux petits bourgeois initiés à arrondir la bouche en baiser, pour aspirer le trépassé, mangent ma poudre de trépassé ainsi nuit et jour

ce qui fait qu'à chacun de mes réveils je suis malade, et je suis malade toute la journée, car il n'y aurait pas de maladies sans vampires envoûteurs et initiés.

Or je le sais.

Je sais de quels centres abjects partent ces manœuvres sur toute la terre, et *quels* sont les millions de vivants qui ont ainsi choisi pour vivre de se prélasser dans la poussière,

la poussière des moi survivants,

la poussière de moi, survivant.

Et c'est pour me fermer la bouche qu'en 1937 en Irlande on m'a fait jeter en prison, puis enfermé et interné en France pendant neuf ans dans un asile d'aliénés.

Mon œuvre en dit beaucoup moins que ma vie, sur tout cela, mais elle le dit.

Très sympathiquement vôtre,

ANTONIN ARTAUD.
13 septembre 1946.